

Jean-Claude PIROTTE

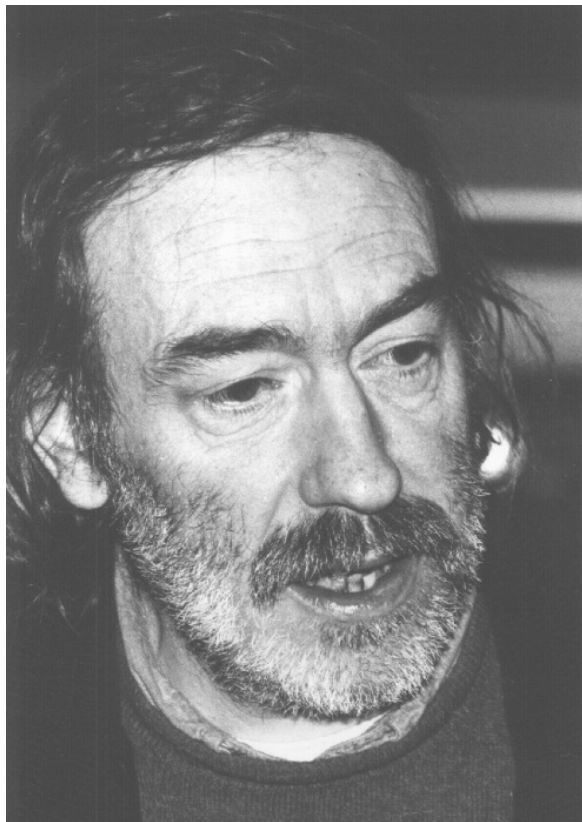


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Alain BERTRAND

1992

Dans ses oeuvres, Jean-Claude Pirotte déploie l'irrépressible nostalgie de ceux qui savent que les heures ne résistent pas au temps. Mieux que personne, cet authentique poète en tire d'opportunes conclusions : vivre est impossible; il faut s'élever par la chute, au coin du zinc, avec les perdants comme auditeurs désabusés, car eux seuls entendent les appels feutrés des cépages mystérieux.

Pirotte parle la langue des revenants qui vendraient leurs os pour un Chantournais ou un Graves. Mieux, *ce plumitif un rien pédant et très ivrogne* concilie la tradition du lieu avec celle du gosier. Sa passion est de nous les faire partager, sous un ciel immense, animé par les plus fins bruissements.

Biographie

Jean-Claude Pirotte est né le 20 octobre 1939 à Namur. Il devient avocat en 1964, à défaut d'autre chose. En 1975, ennuis judiciaires. En 1984, retour au droit, par le plus ignoble des paradoxes, et à Namur, par goût de la fatalité.

Ce qui a compté, c'est l'adolescence, les séjours hollandais, les grandes tournées dans les provinces, de Groeninge à Florence ou Malaga, la Bourgogne, les Ardennes, le pinard, les bistrots, l'anonymat des petites villes perdues, les amitiés, aussi.

Interrogé sur les événements de sa vie, Pirotte répond qu'il a vécu quelquefois, est mort souvent, et ne se reconnaît guère aujourd'hui dans les existences successives qui encombrant sa mémoire douteuse. Sans doute, il y eut le gamin vagabond qui parcourait la Hollande à bicyclette, l'espèce de gigolo démonomane qui fréquentait les zincs de Strasbourg - Saint-Denis, l'adolescent attardé roulant sa bosse dans des provinces perdues de France et d'Espagne, mais après tout, dit-il, ces voyages médiocres ne révèlent qu'une pratique incertaine, celle d'un mauvais art de la fugue, marqué du plus médiocre romanesque. Si j'ai vécu, ajoute-t-il, ce ne peut être que dans les livres, et plus encore dans ceux des autres que dans les miens. À chaque voyage, il faut se reconstruire, tout est à refaire. Une vie, ce n'est pas la somme de vies improbables.

Jan Idsega, le personnage de *Fond de cale*, suggère qu'il n'est pas né d'une femme, mais d'une phrase, d'une métaphore dans un livre, ou d'une ombre de brume sur la mer.

Sur ses origines, ses disparitions, ses réapparitions, Pirotte répond n'en pas savoir davantage.

Bibliographie

- *Goût de cendre*, poèmes, Thone, 1963.
- *Contrée*, poèmes, Thone, 1965.
- *D'un mourant paysage*, poèmes, Thone, 1969.
- *Journal moche*, récit, Luneau-Ascot, 1981.
- *La pluie à Rethel*, récit, Luneau-Ascot, 1982; rééd. Labor, 1991.
- *Fond de cale*, roman, Le Sycomore, 1984; rééd. Le Temps qu'il Fait, 1990.
- *Un été dans la combe*, roman, la Longue Vue, 1986.
- *La vallée de misère*, poèmes, Le Temps qu'il Fait, 1987.
- *Les contes bleus du vin*, chroniques, Le Temps qu'il Fait, 1988.
- *Sarah, feuille morte*, roman, Le Temps qu'il Fait, 1989.
- *La légende des petits matins*, roman, Nanya, 1990.
- *L'épreuve du jour*, enfantine, Le Temps qu'il Fait, 1991-1998..
- *Récits incertains*, Le Temps qu'il fait, 1992
- *Il est minuit depuis toujours*, La Table Ronde, 1993
- *Le Journal moche*, Luneau Ascot, 1993
- *Sainte Croix du Mont* (avec Jean-Luc Chapin), Escampette, 1993
- *Plis perdus*, La Table Ronde, 1994
- *Un voyage en automne*, La Table Ronde, 1996
- *Cavale*, La Table Ronde, 1997
- *Boléro*, La Table Ronde, 1998
- *Faubourg*, Le Temps qu'il fait, 1998
- *Le Noël du cheval de bois*, Le Temps qu'il fait, 1998
- *Mont Afrique*, Le Cherche Midi, 1999
- *Autres arpents*, La Table Ronde, 2000
- *Enjoués monostiches* (avec Jean-Marie Queneau), La Goulotte, 2000
- *Ange Vincent*, La Table Ronde, 2001
- *Les Chiens du vent* (avec Pierre Silvain), Cadex, 2002
- *Rue des Remberges*, Le Temps qu'il fait, 2003

- *Un rêve en Lotharingie*, Stock, 2003
- *Dame et dentiste*, Inventaire, 2003
- *Fougerolles*, Virgile, 2004
- *La Boîte à musique* (avec Sylvie Doizelet), La Table ronde, 2004
- *Une adolescence en Gueldre*, La Table ronde, 2005, Prix des Deux Magots.
- *Un cri ordinaire*, La table ronde, 2006
- *Expédition nocturne autour de ma cave*, Stock, 2006
- *Un bruit ordinaire* suivi de *Blues de la racaille*, La Table Ronde, 2006
- *Hollande : Poèmes et peintures*, Le Cherche Midi, 2006
- *Un voyage en automne*, La Table Ronde, 1996
- *Absent de Bagdad*, La table ronde, 2007
- *Passage des ombres*, La Table Ronde, 2008
- *Revermont*, Le Temps qu'il fait, 2008
- *Avoir été*, Le Taillis Pré, 2008
- *Le Promenoir magique et autres poèmes 1953-2003*, La table ronde, 2009
- *Voix de Bruxelles* (avec Hugues Robaye), CFC, 2009
- *Autres séjours*, Le Temps qu'il fait, 2010

Sur Jean-Claude Pirotte :

- *Portrait d'un saturnien*, vidéogramme de Xavier Stenmans, production R.T.A., 1983.
- *La nuit n'est pas faite pour dormir*, film de Laurent Jaoui, production INSAS, 1984.

Outre l'écriture, Jean-Claude Pirotte se commet aussi dans la peinture.

Texte et analyse

C'est notre mère qui était de tradition catholique. Des accès de foi morbide s'emparaient d'elle durant des semaines, et la laissaient pantelante, les joues creuses, le front ravagé. Hilde avait obtenu d'habiter la pension Karlhof, à La Haye. Tous les soirs, mon père était à son club, ou se retirait dans sa bibliothèque. Sa présence, je devrais dire son existence, n'était attestée que par une infime odeur de cigare. Ma mère se tordait en convulsions mystiques dans sa chambre transformée en chapelle ardente. L'immense maison silencieuse gardait obstinément clos sur un climat de messe noire ses volets à losanges bleus et feu. Un matin, lentement, ma mère ouvrait sa porte et descendait les marches du grand escalier, la main crispée sur la rampe. Son corps amaigri frissonnait dans les plis d'une longue robe noire. Elle s'arrêtait au seuil de la salle à manger, tendait les bras comme une aveugle. « Pardon, murmurait-elle, pardon ». Elle ne prononçait pas d'autre mot. Ce retour à la vie commune s'accomplissait dans un clair-obscur de cathédrale. Les objets familiers, le service en vieux saxe, les faïences de Delft, les étains, semblaient eux-mêmes se retirer dans un éloignement prodigieux, s'enfoncer dans une ombre de feutre où tout éclat s'annulait. Il y avait le visage impassible de mon père, le fantôme vacillant de ma mère, et chacun reprenait son souffle. Ma poitrine se serrait, et je contemplais fixement mon assiette vide. Hilde, à la pension Karlhof, devait s'attarder encore dans la lumière d'un rêve blond. Tout à l'heure, elle traverserait le Voorhout et musarderait au bord du quai du Korte Vijverberg, où se reflètent dans l'eau dormante les guirlandes sculptées et le lierre du Mauritshuis. Elle suivrait des yeux les glissements des petits nuages ronds sur le miroir de l'étang. Elle se parlerait à mi-voix à elle-même et je l'entendrais.

Brusquement, elle ferait volte-face et la corolle de sa jupe blanche s'épanouirait en torsade, elle s'écrierait : « Jan, tu étais là ! » et se jetterait à mon cou, et me tendrait les lèvres. Je dirais « Et tes cours ? » Elle répondrait : « Et les tiens ? » On éclaterait de rire ensemble. Rire

ensemble à chaque instant, à l'angle des squares déserts, sur les trottoirs sonores de la rue de Java, entre les massifs d'hortensias du petit bois de Scheveningen, par-dessus les moulins-jouets de Madurodam, dans les salles fraîches du musée Mesdag, et une marine frémissante de Corot nous donnerait envie d'aller traîner sur le Strand, main dans la main, les doigts emmêlés. Les gens nous regarderaient passer, je lirais dans leurs yeux la beauté de Hilde.

*L'Orphée de Monteverdi, nous l'avons entendu l'un après l'autre, au Concertgebouw, un soir d'octobre, j'allais avoir seize ans. Le lendemain, Hilde prenait le train de Paris. **Dove, ah, dove te'n vai/unico del mio cor dolce conforto ?** Est-ce bien ce soir-là que ces deux vers se sont gravés dans ma mémoire ? Je ne connaissais pas l'italien. Plus tard, avec Hilde, je devais en apprendre de vagues rudiments. C'est vrai que nous avons passé Noël à Florence, je ne l'ai pas rêvé. Le dernier Noël.*

À Florence où je n'irai plus, l'Arno roulait des eaux brunes et jaunes sous un ciel plombé de neige. Nous avons cherché cette petite église qui plaisait tant à Barnabooth. Au Harry's, coude à coude, nous lisions Larbaud pendant que le maître d'hôtel remplaçait nos apéritifs. Avions-nous inventé cette église ? Dans le Journal, nous ne la retrouvions pas. Je revois le vieil hôtel de la via de Panzani, creusé de recoins obscurs, où nous avons pris pension. Il existe encore, je sais, l'hôtel Bonciani. Le matin de Natalino, la femme de chambre a poussé nos volets pour nous montrer la neige. Hilde a battu des mains. Les flocons fins et serrés tourbillonnaient contre les vitres.

(Fond de cale, pp. 85-87)

Deux ou trois mouvements dans cet extrait de *Fond de cale* ?

Deux, si l'on envisage le vif contraste entre l'évocation de la vie de famille et celle des activités menées de concert avec Hilde.

Les parents ont un point commun, celui de se retirer, la mère (décrite comme un fantôme vacillant, en proie à une foi morbide et à des convulsions mystiques), dans sa chambre, que le narrateur associe à une chapelle ardente, le père (dont la présence m'est attestée par *une infime odeur de cigare*), au club ou dans sa bibliothèque.

Pourtant, c'est la mère qui crée le climat de la maison, par un envahissement symbolique de l'espace (silence, messe noire, volets obstinément clos, clair-obscur de cathédrale, longue robe noire...) Bien qu'elle n'assume pas son rôle traditionnel, elle occupe une place terrible. Le mari est effacé. Dans cet univers insupportable, toute communication est niée.

Avec Hilde, on change de registre : elle est présentée dans un décor ouvert, lumineux, chantant (quai, lierre, canal, moulin, salle de concert, musée...). Elle s'habille de clair, rit, communique, touche. Sa beauté surprend. Le couple se promène, voyage. Hilde, c'est l'ailleurs absolu. L'opposé de la mère.

Deux ou trois moments ?

La grammaire nous ferait distinguer l'évocation de la vie de famille (indicatif imparfait), la rêverie (conditionnel présent), enfin, les activités menées de concert avec Hilde (indicatif imparfait).

Cette option, au contraire d'annuler la première, lui est complémentaire.

Le passage des parents à Hilde se ferait par le fantasme, moyen d'échapper à l'univers concret, mais aussi d'exprimer le désir incestueux.

Cette approche ternaire, nous la retrouvons aussi dans la respiration du texte. À l'enfermement (bibliothèque, chambre, salle à manger comprise dans la grande maison aux volets clos...) succède l'espace hollandais (la pension Karlhof, la ballade dans les rues de la ville, le musée) et enfin l'espace européen (Paris, Florence...)

Conquête de l'amplitude, donc et de la pureté (rôle du blanc) mais aussi, dans un même élan, quête artistique, avec la peinture (au musée Mesdag, une marine frémissante de Corot donnerait envie d'aller traîner sur le Strand), la musique (L'Orphée de Monteverdi est associée au départ pour Paris, à l'Italie, puis à Florence) et la littérature (recherche de l'église qui plaisait tant à Barnabooth, journal de Larbaud...)

Ces remarques ne sont-elles pas d'excellentes occasions pour, avec les étudiants, s'interroger sur l'espace (comparaison avec Jacques Brel) et sur le temps (objet de la mémoire, fonction et fonctionnement, technique, comparaison avec Proust)?

L'on trouvera quelques réponses dans la synthèse.

Choix de textes

Je chante : je ne chanterai plus. Schubert dans la chambre – dans la maison qui craque. C’est le vent et c’est la musique. La vie ébranlée tournoie sous la lampe. Faire de courtes phrases si je veux garder la parole. Tenir en respect le malaise sournois. Dormez, bonnes gens, je ne vous connais plus, vous ne m’avez jamais admis pour un des vôtres. JE NE SUIS PAS D’ICI. Erreur : cette ville m’a confié ses ruelles. Vingtième année, vieille promeneuse malade et complice des pluies, je te regarde encore par-dessus mon épaule. Je l’avoue sans honte aujourd’hui, le vent me fait peur. Et c’est la peur, voilà, qui me pousse à écrire. Pas un livre. Rien. Des pages qui s’annulent.

Écrire comme tricotent les très vieilles femmes, elles ne veulent pas vraiment finir leur ouvrage : la mort ne survient pas au milieu d’un tricot.

Ma grand-mère me fabriquait des chaussettes trop longues, d’immenses chandails verts, elle disait : tu grandis vite. Je ne suis pas devenu le géant qu’elle rêvait. Mais la mort vous saisit au milieu d’une phrase banale - d’où elle était précisément absente. Elle est dans votre bouche qui s’entrouvre, la mort, et vous l’ignorez avec superbe en grommelant in petto (théâtral) : sacré nom, faut penser à payer mon loyer. C’est ainsi que vient votre bail à brutale échéance et vous videz les lieux, expulsé sans avoir reçu congé selon les usages du canton. Quel canton ? Vous aviez, ô naïf, confiance en ces usages, quand nul n’est moins civil que cette capricieuse bailleresse ! Finis Schubert et le vent et la pluie et la probe intention de s’acquitter d’un loyer ridicule. Te voici marron sans t’être mouillé, pigeonneau.

Moi, comme je ne sais pas tricoter, j’écris. Mon cadavre aura-t-il l’air moins benêt si je suis alpagué dans l’instant ou je trace le t du mot mort ?

J'ai donc décidé d'invoquer la mort le plus souvent possible. Avec une froideur scientifique. Deux chiots sont venus me distraire. Simulant à l'encontre de mes chaussons des colères considérables. L'ensemble des littératures morbides du monde entier s'écroule devant de jeunes chiens qui se mordent la queue. Le vent ne menace plus. La peur et ses visages vides battent en retraite. Les ombres explorées par d'innocents museaux redeviennent un jeu littéraire. Après un pipi solennel, les chiots regagnent leur panier d'une démarche chaloupée.

Et le vent s'est remis à gémir.

(Journal moche, pp. 11-12)

Il n'y aura plus jamais d'été. J'imagine avoir lu déjà cette petite phrase quelque part. À moins que je l'aie écrite dans un autre temps d'une autre vie. J'avale un pinot blanc que je crois avoir vinifié de mes propres mains, tant son bouquet m'est devenu familier. Il n'y aura plus jamais de pinot blanc, en Alsace ni nulle part. Jamais d'automne. Sur le versant doré des côtes, la vigne ne rougira pas. Ce mois de juin, avec ses pluies grasses, ses ciels frigides, ses rues rétrécies par le vent, ses odeurs moites de bête infidèle, c'est le dernier mois de juin. À l'automne, quand le soleil du matin surgit d'entre les haillons des revermonts, je n'irai rien vendanger. Ai-je d'ailleurs jamais vendangé le plus minuscule arpent ? Tu crois te souvenir d'un adolescent maigre aux yeux perdus dans l'échappée d'une combe, et portant, sur l'épaule, un benaton ruisselant. Pressurée, ta mémoire n'exprime que quelques gouttes d'amertume. Il n'y aura plus jamais d'été.

(La pluie à Rethel, p. 11)

Je parcourais des paysages verts aux ciels immenses, gorgés de vent, les yeux baignés de cette lumière sourde aux larges mouvements qui est celle de la Hollande, et je m'arrêtais pour déjeuner de concombres et d'omelettes aux chanterelles dans des auberges aux longs toits de chaume où des paysans polis et laconiques trempaient leur moustache claire dans

de petits verres évasés au fond desquels une pincée de sucre attendrissait l'âpreté jaunâtre du vieux genièvre. Il me semblait que je n'avais pas assez de mon regard pour m'éblouir de toutes les visions que je recueillais au long de ces journées où j'allais seul, superbement disponible, joyeux et neuf, en quête d'un pays dont l'âme était mon âme, et je me découvrais en lui, sachant déjà qu'à jamais je lui resterais fidèle, dussé-je le perdre, comme je devinais que soi-même on se perd dans les méandres de la vie et des phrases, en dépit de toute fidélité. Mon bonheur s'aggravait de se savoir fragile. Je rêvais que plus tard, je reviendrais parcourir ces Gueldres et ces Frises avec celle que j'aimerais, et que, de cette beauté confuse qui m'étouffait, je pourrais alors faire don; ce partage recréerait les jours perdus de l'enfance, et le coeur serait enfin satisfait. La possession du monde ne pouvait être illusoire.

Mais au diable ce lyrisme infantile.

(La pluie à Rethel, p. 67-68.)

Maintenant, je traverse le Noord-Oost-Polder. Je suis avec C... Elle conduit la voiture. J'occupe, sur le siège avant, la place qu'assignent au mort les superstitieux. Nous roulons à vive allure sur les digues étroites. Des fermes de béton surmontées de toits rouges émaillent la platitude verte, chacune à distance égale de la suivante, posées comme des cubes par un enfant maniaque. Monotonie sous un immense ciel aux tumultueuses évolutions de nuages. Le vent vient de la mer.

J'ai placé ma main gauche sur la cuisse droite de C... Sensation soyeuse que procure le vêtement raffiné, presque transparent. Une robe de soie naturelle, aux tons passés (feuille morte, peuplier de novembre, vieil automne déteint). C... conduit, le regard fixe, la tête levée dans une attitude de défi. Nous abordons l'Afsluitdijk.

Tout de suite, c'est la violence du vent, un déferlement d'écume sur la route droite qui s'avance dans la mer, sépare deux mers démontées. L'auto secouée gémit, grince, lutte avec des soubresauts. C... d'une main,

relève le bas de sa robe. Ma main rencontre la chair douce, la soie incomparable de la peau que je caresse lentement, d'une très légère pression du doigt. Des vagues claquent avec fureur à notre droite contre le parapet, et les embruns s'abattent en éclaboussures cinglantes sur le toit de la voiture. Entre mes doigts coule un suc acide de lactaire. C... ferme un instant les yeux. La voiture fait une embardée. C... rétablit la direction d'un coup de volant, bras tendus. Dans le lointain c'est Lelystad. Nous n'avons pas échangé une parole. La mer gronde et souffle.

Plus tard, c'est à Deventer. Fred a levé une fille, une métisse à la bouche trop rouge, à la taille trop étroite, aux seins déjà lourds. On marche tous les trois sur le trottoir de Binnensingel. On va vers le centre. C'est le soir. Peut-être au café de Gil, sous la masse grave et noire de la Grootte Kerk. Je précède Fred et la jeune fille. Je saute par-dessus deux bicyclettes stationnées en oblique sur le trottoir, le bas de la roue avant coincé dans les rainures du béton. La fille éclate de rire. Je me couche sur le trottoir, de tout mon long, simulacre de mort. Elle m'enjambe, écartant les cuisses afin que je puisse voir. Fred grogne un juron. Il frappe la fille au visage. Elle se retourne et, alors que je me relève, me prend la tête des deux mains et m'enfonce une langue brûlante et lisse dans la bouche. Fred hausse les épaules et s'éloigne. Je bouscule la fille et le rejoins en courant. Nous allons jouer au billard chez Gil. Pendant la nuit, le pianiste du Club Parisien, où nous sommes ensuite venus boire, me sourit. Je chante « Le temps des cerises ». Je retire de ma poche mon harmonica, et nous improvisons sur le thème de Stormy Weather. Un policier entre. C'est l'heure de la fermeture. Il doit être trois heures du matin. Je regagne Binnensingel par la promenade du parc. À l'ombre d'un bosquet, je crois reconnaître la métisse. Elle est avec une autre Javanaise et lui parle à l'oreille. Elle m'appelle. Je fredonne « Good night, Ladies », cette vieille sérénade anglaise que nous aimons beugler avec Wim sous les fenêtres obscures des bourgeois, les nuits de beuverie. Je pense à Wim, qui est peut-être à m'attendre chez lui, déjà prêt pour la pêche. Je rentre me coucher. C... dit au revoir à des amis sur le seuil de la pharmacie. Les deux filles m'ont suivi de loin. Elles voient C..., éclairée par le réverbère, entourer mes épaules de ses bras nus et me baiser les yeux. Elles

l'entendent me dire en français « Mauvais garçon ». Elles ne doivent pas comprendre et traversent la rue, jetant un regard à la dérobée. Le visage de C..., ses boucles blondes brillant dans le halo de lumière jaune. Cela se passe le 20 juin 1957. Je porte une veste beige, un foulard tête de nègre.

(La pluie à Rethel, p. 38 à 40)

Un éclusier en barque godillait le long du talus du chemin de fer afin d'aller relever sur une pile du pont le niveau de la crue. On l'entendait crier, les mains en porte-voix : « Trois centimètres en une heure ! » Un écho liquide psalmodiait longtemps, heure, heure, heure, et le croassement d'une corneille lui répondait dans la fin de jour frileux.

— *On a vu des mouettes du côté d'Autigny-le-Grand, annonçait un gendarme aux cuissardes dégoulinantes.*

Il vidait son verre de rhum avec une mine excédée, dans une grimace, et comme une secousse de tout le corps. L'eau clapotait au pied du comptoir.

— *J'ai envie de me balader en Bourgogne, as-tu dit.*

— *Pourquoi pas ?*

— *Tu veux, c'est vrai ? Chic ! Cette nuit, on fait la fête, et demain adieu le déluge, les mouettes, les glou-glou, les floc-floc, et tout le bataclan.*

À l'aube, j'étais dans ma chambre, assis sur le lit. Tu es venue. Tu m'as regardé timidement. Je t'ai pris les deux mains que j'ai tenues dans les miennes. Tu as froncé les sourcils. Je me suis levé d'un bond, et je t'ai entraînée dans l'escalier, à toute allure.

Au sommet des murailles de Langres, le soleil vibrait. Tout à coup c'était l'été. Tu as posé un doigt sur mon avant-bras, tu as dit :

— *Par-ci, par-là, c'est toujours l'été.*

Nous avons roulé dans la lumière franche du plateau. Au loin, nous avons vu se détacher de l'horizon l'entablement du mont Afrique.

(Fond de cale, pp. 126-127.)

Sainte-Anne

*Je vis seul vous l'avez compris
dans ce deux-pièces dont j'ignore
si je pourrai payer le terme
demain (le vent soudain s'aigrit*

*ce fichu coiffeur du dimanche
arrache les cheveux cuivrés
du seul arbre du voisinage
et nous nous regardons navrés)*

*des musiques foraines graissent
le ciel bas menacé d'orage
une voix par un microphone
raccole peut-être des anges*

*ayant piqué dedans un vase
ébréché des fleurs inconnues
j'attends l'Ange qui doit venir
des hauts de Meuse où j'ai vécu.*

(La vallée de misère, p. 17.)

À Celle qui n'est pas venue

*tout le jour je t'ai attendue
en compagnie de la pluie
je m'étais promis de t'offrir
le gros bouquet parme du hêtre*

*le vin blanc et l'omelette
trésors patiemment engrangés
la pluie aussi s'était réjouie
et je sens bien qu'elle est déçue*

*ce sera pour demain peut-être
et la pluie toujours pardonneuse
et les branches toujours fleuries
recommenceront la fête*

*aujourd'hui ce n'était en somme
qu'une répétition générale
minuit : la bouteille s'étonne
en la tutoyant je la calme*

(La vallée de misère, p.100.)

*pourquoi m'enchanté ta voix triviale
Maria je l'ignore éperdument
de très loin du fond noir de la vallée
je l'écoute aiguïser ce soir*

*coples pour commis-voyageurs
des scies bêtement exotiques
mais notre destin n'est-il pas
de frémir au moindre signal*

*de découvrir la lumière
au coeur de l'ignominie
et de surprendre au hasard
la musique du monde ?*

(La vallée de misère, p. 156.)

Évoquons l'hiver, puisque l'hiver nous berce et nous rudoie. J'entends craquer le gel dans le corps de mes frangins clochards. Ceux que l'appel du Sud a séduits pataugent dans la neige des plages. Le gros rouge adipeux ne réchauffe qu'un tout petit coin du coeur, où l'espoir et le désespoir se fiancent en blanc. J'ai connu des hivers en Bourgogne, avec des ciels souverains qui étaient comme l'exaltation de la pureté.

Cette année-là, le thermomètre, à Marsannay, marquait moins seize en plein midi, au soleil. Mais dans les caves il faisait doux comme dans un ventre, et les bouteilles dormeuses rêvaient à la lueur tremblante du rat de cave. C'était un temps béni pour vagabonder de cave en cave, et mener à loisir l'expérience ironique des taupes, qui ont le nez fin. À l'instar, par exemple, des vigneronns de Saint-Bris-le-Vineux, sur les hauteurs de l'Yonne, dont les caves communiquent comme des vases, depuis des siècles, et qui peuvent s'offrir mutuellement le gouleyant sauvignon sans que jamais ne les distraient de l'essentiel la lumière du jour, et le glacis des collines. Le terroir est ainsi, tout entier truffé de souterrains et de corps de garde médiévaux dont les meurtrières surveillent les vallons. Le sauvignon de Saint-Bris est le mieux protégé du monde, et les buveurs de canons du cru tiennent les plus longues permanences spéléologiques de l'histoire.

Eh oui, cet hiver-là, je me souviens, le Jacquot s'était écrié :

– Dites donc, les gars, c'est-y pas le moment d'aller se rallumer le gosier chez les glorieux d'Irancy ?

Voici, me dis-je, un instant historique. Ben non, je me trompais, l'homme n'allait pas sortir des cavernes, je devais être encore en avance

sur l'Histoire. Précédés de deux ou trois porteurs de lanternes titubants, mais néanmoins clairvoyants, nous nous mîmes à processionner dans un labyrinthe digne de l'aiguille creuse chère à Arsène Lupin. Il faut dire que nous beuglions avec entrain :

Si je meurs je veux qu'on m'enterre

Dans un' cave où y a du bon vin...

et autres incongruités bachiques, eschatologiques et funéraires. Les catacombes recelaient quelques cadavres, témoins d'invasions sporadiques encore que répétées, et des joutes millénaires qui opposent les tenants du pinot césar et les mordus du débourrement tardif. C'étaient de verdâtres bouteilles au cul profond, qui tintaient sous nos sabots comme crécelles de tombeaux aztèques.

Et nous fûmes sous les murs d'Irancy tels dans Troie les assiégeants hellènes. Nous avions des intelligences dans la place qui, prêtes à rendre les clés, nous accueillirent avec le plus savoureux des ratafias qu'il me fut jamais donné de boire. Nous avons trouvé, dans nos pérégrinations cavernicoles, le remède absolu contre l'onglée, la bronchite et la fièvre quarte. Lorsque nous sommes revenus en surface, il me semble que le printemps s'éveillait, un merle s'est moqué de nous, les collines fumaient légèrement dans le matin bleu.

(Les contes bleus du vin, p. 43-45.)

Peut-on par ailleurs appeler ça : écrire ? J'entretiens jalousement mon vieux rêve : je m'exprimerais sur un ton familier, voilé de nostalgie, avec de-ci de-là l'éclat sourd d'une image inattendue, fruit du hasard qui remplace quelquefois le talent chez les pauvres et leur inspire alors ce regard d'enfant bouleversé devant une bille d'agate. Voilà l'image, mais à peine a-t-elle brillé qu'elle roule au ruisseau boueux. Elle est la goutte d'or, une paillette de soleil dégringolant les étages du métro Barbès-Rochechouart.

(La légende des petits matins, p. 17.)

Un soir, levant le front vers le couchant, j'ai compris soudain que le monde me réservait malgré tout des instants de beauté. Je réentends l'âcre voix des femmes mêlée aux cliquetis de la vaisselle, à cette heure où les hautes branches du frêne s'illuminent un moment très bref, alors qu'un dernier rayon de lumière rasante éclaire l'envers des feuilles. Non, cela ne dure pas, mais les voix se fondent dans un lointain sans âge, et la vie me saisit aux épaules avec ses mains dorées. Maintenant, le cœur de l'arbre s'assombrit, et le bord du ciel, d'un rose bleuté, dentelé par la pointe sèche des cimes de sapins noirs, dévoile une très mystérieuse profondeur. C'est alors que s'éteignent les criaileries domestiques, et que me visite encore la révélation d'un amour possible. Je connais pourtant la fausseté du charme, car le sordide est là, tapi dans l'ombre mauvaise, prêt à s'emparer de mes sens, tandis que flambe encore, en plein ciel, la lisière d'un long nuage en friche.

(La légende des petits matins, p. 96.)

Synthèse

À l'instar d'un Arland, d'un Cingria, d'un Calet d'un RÉDA ou d'un Dhôtel, Jean-Claude Pirotte appartient à la haute lignée des écrivains habités par les lieux. Comme eux, ce poète de la prose(1) développe un ton unique et met en place un univers d'une parfaite cohérence, bâti essentiellement autour de l'espace et du temps et de leurs corollaires : la mort, la perte de l'innocence et l'écriture.

Le passé, c'est d'abord, dans le cadre mythique des origines, l'enfance symbolique, caractérisée par l'innocence, le jeu et la connaissance immédiate de toute chose. Elle occupe un espace précis (la Hollande), particulièrement vaste, étendu et ce, dans les trois dimensions (ciel et nuages/la plaine et les canaux/la mer et les îles). Les couleurs sont vivantes (rôle du vert), le soleil brille la plupart du temps.

Le narrateur vit en harmonie avec la nature, guidé souvent par un grand-père symbolique. Plus tard, à l'adolescence, le narrateur fera l'expérience des sorties, des beuveries et des premières amours. C'est alors qu'il perdra cette innocence mythique, découvrant dans le même moment, la mort.

Le présent constitue le contraire de ce monde passé. Adulte, le narrateur vit seul, souvent cloîtré dans une chambre sordide, parfois même en prison, quelque part en Ardennes, en Champagne ou en Bourgogne, dans une ville de béton, de pluie, de couleurs ternes. La douleur le tiraille, de même que la faim, l'attente, le sentiment de l'exil. Pour occuper le

1. Ses romans et récits sont un peu agencés comme des poèmes, chapitre après chapitre, comme strophe après strophe. On pourrait les appeler romans poétiques, si à cette expression n'étaient rattachées quelques arrières-pensées condescendantes.

temps, entre la cigarette et le vin blanc, il écrit que sa seule compagne est la mort, le vent qui fait craquer les branches, les gouttes contre les vitres.

Bref, deux univers diamétralement opposés mais avec de stupéfiantes correspondances qui contribuent à créer une logique interne. Plus que jamais dans un monde satisfait, hostile, Pirotte fait sien le fameux slogan punk de no future. Dans le présent morose, le narrateur est animé, on le comprendra aisément, par des vifs sentiments de nostalgie et de désespérance. Car il faut récupérer ce temps perdu, du moins le rejoindre, le retrouver, forcer par l'écriture le verrou du passé (2).

De quel passé? D'une masse compacte, organisée, matérielle? Au contraire, il faut considérer que l'objet de la mémoire, chez Pirotte, procède du fragment, du magma, *des tranches désordonnées*. De quoi? De la réalité? Rien n'est moins sûr, car la prétendue réalité baigne dans l'imaginaire et la référence culturelle, souvent littéraire, qui constituent le décor de la vie passée (*l'on vivait comme dans les livres*, écrit-il - Gide, Simenon, Larbaud, Verlaine...). L'on admettra donc que sans cesse, le narrateur affirme qu'il invente. D'où ambiguïté, impression d'entre-deux, sentiment du double (3). En quelque sorte, le narrateur joue (peut-il faire autrement?) à cache-cache avec lui-même autant qu'avec le lecteur dévoilant quand il occulte et occultant quand il dévoile. Alors qu'est-ce qui est vrai? Rien ou plutôt tout est vrai si l'on accepte l'idée que l'art et l'imagination produisent la vérité.

Le passé perdu dans son essence ne survit donc que grâce à la contribution suppléante ou substitutive de l'imaginaire. *Ce n'est pas vrai que tout recommence. On veut le croire, mais la force est perdue. On se retrouve infiniment ruiné.*

2. Au désir d'évocation correspond aussi celui d'exorciser le passé en le représentant de manière à mieux affronter le présent. Mais est-il possible de nommer l'innommable?

3. Le narrateur, comme Dieu, est doué d'ubiquité dans l'espace comme dans le temps. N'est-ce pas l'unique victoire puisque "l'autre temps" a disparu.?

Dans *Fond de cale*, par exemple, Jan Idsega attend de mourir devant la mer, quelque part en France et il se souvient. Il écrit son histoire, à moins qu'il ne l'invente. A-t-il tué Hilde, sa soeur adorée ? Est-il allé en prison ? A-t-il réellement traversé cette France de cartes postales. Qui est le docteur Verland ? La voit-il cette île, au loin sur la mer, alors qu'il devient aveugle ?

Questions sans réponses et auxquelles il ne faut pas répondre, puisque l'intérêt tient dans l'exploration subtile de ces zones intermédiaires entre la vie et la mort, la vérité et le mensonge, le passé et le présent, le frère et la soeur... *Fond de cale* est un livre sur le double et, à ce titre, plus qu'au genre policier, il appartient au fantastique (4).

Ces ambiguïtés, gênantes seulement pour les rationalistes, méritent qu'on s'y attarde. Par ce biais, Pirotte cache bien plus qu'il ne montre. Son texte respire la modernité et l'on perçoit quels sombres drames se déplacent entre les lignes (la paternité, la maternité, par ex.). Il ne se plaît qu'à suggérer ou même qu'à taire. La force réside dans le masque. Le jeu. La petite musique. Le murmure. L'en-deçà.

Récupérer ce passé (cette vérité innocente) n'est que pure vanité (*il n'y aura plus jamais d'été*). L'écriture mène à la mort. La mort qui procède de la femme.

Dans *La pluie à Rethel*, le narrateur est amené à perdre son innocence en même temps que son pucelage, moins avec Mina, qui s'offre, candide et naturelle, qu'avec C., perverse, vicieusement adulte. À l'opposé, Virginia préserve, par son allure évanescence, la pureté de la femme et du

4. Quant aux moyens techniques pour rendre cette confusion à quatre termes (imaginaire/réalité et passé/présent), ils mériteraient une étude particulière. Citons, par exemple, les interactions ouvertement créées entre rêve et réalité, mensonge et vérité, les changements de narrateur (je/il) et de nom (Jean/Vincent), l'usage particulier du présent (curieusement appliqué au passé), la métaphore ambiguë (comparant et comparé, jouant à cache-cache l'un avec l'autre...)

monde. Ce n'est donc pas la sexualité en soi mais l'intention « perverse » qui va jouer un rôle déterminant dans la perte du paradis originel et dans la rencontre avec la mort. (*L'enfant, lui, est absolument vi-vant*) (5).

Sexualité		Absence de sexualité
Innocence	Mina	Virginia
Perversion	C...	

La conception pirottienne de la mort est pascalienne. La mort est la compagne permanente et indispensable puisque, sans elle, il n'y a point de conscience de la vie. *On ne peut se trouver sans avoir une conscience permanente de sa mort*, dit-il.

L'écriture est-elle présentée dans cette perspective ? D'une certaine façon, puisqu'elle a pour fonction de « tuer le temps », c'est-à-dire d'éveiller la sensation de la mort et de l'attendre derrière son paravent mais aussi d'abolir le temps. *J'attends d'elle un événement incomparable* écrit le narrateur de *La pluie à Rethel*. Une expression particulière, un lieu propre dont l'éclair, en une fraction de seconde, réveillerait l'ailleurs. (Il s'agit dans ce cas de l'innocence) (6).

L'écriture (comparée au jardinage, au tricot...) est considérée comme un travail de longue haleine.

5. Mais où situer ce « tu » féminin qui traverse l'oeuvre de Jean-Claude PIROTTE comme une maigre trace d'espérance ? Dans l'innocence, mais à reconquérir, dans le futur qui clôt la boucle.

6. Comment l'écriture éveille-t-elle pratiquement le souvenir ?

- par le lieu et le nom propre
- par le livre et la référence culturelle
- par la langue néerlandaise
- par le hasard
- par l'association de mots (jeux de mots ou métaphores)
- par l'invention (le narrateur se considère comme personnage de roman)
- par la rupture temporelle ou spatiale

Pirotte croit en la tradition, comme le couvreur en les fondations. Aux prises avec la *représentation mentale d'un nombre restreint de scènes confuses, de lieux communs*, il attend la métaphore, l'effet de style dont le jaillissement récupérerait la forme achevée, pure et primitive, et donc le temps. Pirotte n'ignore pas que l'attente est vaine et que le lieu commun l'emporte toujours. Une de ses qualités ne réside-t-elle pas dans une utilisation particulièrement riche des clichés? Comment, dans *Fond de cale*, par exemple, le narrateur évoque-t-il la traversée de la France? Par une toponymie de cartes postales très suggestives (qui n'a pas, à l'occasion des vacances traversé la Champagne, les Ardennes, le Massif Central, le Plateau de Langres, la Bourgogne...)?

Par l'oenologie et la gastronomie qui ne le sont pas moins (le bon petit vin, récompense de fin d'étape, sous la tonnelle : Gevrey Chambertain, Amoureuse de Chambolle, Pinot, Meursault, Charmes, Hervelet de Fixin...).

Ainsi, le décor contribue pour beaucoup au charme de ce récit. Non seulement, il permet l'éveil du souvenir mais aussi, par cet exotisme familial, typique à Pirotte, la plongée dans sa propre mythologie, dans son propre paradis perdu.

Les paysages mentaux de Pirotte, essentiellement littéraires et magiques, oscillent entre la Charente de Chardonne, le plateau de Langres d'Arland, l'Ardenne de Dhôtel et la Hollande. Chaque roman constitue en quelque sorte un prétexte pour dérouler un kaléidoscope de paysages et de phrases enchevêtrées. Au fil des pages, l'auteur ne cesse de plonger son lecteur dans une atmosphère, de le surprendre par des moments mélodieux qui tiennent à la qualité de l'air, à la teinte du ciel, à un cri lointain, à une sorte de rumeur du monde en soi. Peu à peu, l'écriture rend cette rumeur infime, en cherchant une espèce d'équivalent musical dans les mots, au détriment même du sens.

Car, avant tout, Jean-Claude Pirotte est un poète en escapade. À chaque fois, c'est la petite gueule de bois, la cuisson des pensées à l'ombre

du Square Rimbaud. Tout est à refaire. Il faut partir, comme un personnage de roman noir, la pluie aux semelles et les gendarmes aux trousses, vers l'Argonne, le Cotentin ou les Charentes.

À Reithel ou à Angoulême, coincé par l'exil et la faim, Pirotte passe son temps dans les brouillards alcoolisés de ses cigarettes, écoutant fuguer le doux Wilhelm-Friedmann Bach, le vent qui fait craquer les branches, les gouttes contre les vitres, les fuites d'eau, *lancinantes comme un supplice extrême-oriental*. Et puis, comme pour réunir ces tranches de vie banales et désordonnées, il compose quelque élégie sans mystère, quelque récit qui se mord la queue, avec du sentiment et de la nostalgie.

Pirotte, on l'aura compris, réécrit toujours le même livre – de l'art de rendre l'âme ou de pousser le dernier soupir : un acte d'accusation à l'encontre de sa personne – sans jamais chercher à nous divertir. Il s'occupe comme tricotent les vieilles femmes, la mémoire au bout d'une corde, l'haleine chargée de remords. Toutefois, de plus en plus, l'idée d'un certain bonheur se fait jour, le sentiment, dans *La légende des petits matins* ou dans *L'épreuve du jour*, qu'au bout des nuits et du malheur, la lumière soudaine pourrait un instant tout envahir et consacrer une espèce de plénitude fragile, jamais absolument pareille, et d'autant plus impatientement désirée qu'elle surgit au bord de l'effondrement. Au bout du compte, en somme, il y a l'éclair, le coup de foudre *pour la vie malgré tout*.

Alain BERTRAND